



HAL
open science

La question de la référence dans la philosophie de la connaissance de Samuel Alexander

René Daval

► **To cite this version:**

René Daval. La question de la référence dans la philosophie de la connaissance de Samuel Alexander. Pierre Frath; René Daval; Emilia Hilgert; Silvia Palma. Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber, 4, Editions et presses universitaires de Reims, pp.47-54, 2014, Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber, 978-2-915271-80-5. hal-01845674

HAL Id: hal-01845674

<https://hal.science/hal-01845674>

Submitted on 2 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

La question de la référence dans la philosophie de la connaissance de Samuel Alexander

René Daval
Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP
daval.rene2@wanadoo.fr

Une question fondamentale de la philosophie est celle du statut des êtres supposés, et la philosophie analytique l'a rencontrée sur sa route dès ses origines, comme le montre le dialogue entre l'autrichien Meinong (*cf.* trad. 1999)¹ et l'anglais Russell (*cf.* trad. 1989 et 2007). Samuel Alexander, métaphysicien et philosophe réaliste de la connaissance, se pose lui aussi la question du statut ontologique des êtres supposés. Meinong insistait sur la part importante que joue la supposition dans notre expérience, dans l'hypothèse scientifique, la représentation imaginaire ou la croyance. Que peut-on affirmer au sujet des choses supposées ? Les mots qui les nomment ont-ils une référence ? Pour Meinong, les suppositions ne sont pas seulement des idées, mais elles ont une référence dans un monde intelligible, ce qui a conduit beaucoup de ses lecteurs à parler d'un platonisme de l'auteur autrichien. Russell critique ce platonisme et plaide pour une ontologie moins luxuriante, notamment dans son article célèbre « On denoting » (1905)² et dans un article de *Mind* (volume XIII, 1904)³. Alexander, pour sa part, compare les propositions qui réfèrent à des êtres supposés et celles qui affirment quelque chose de notre monde réel, et juge que dans les premières, des prédications sont faites, mais sans la caractéristique des propositions qui affirment quelque chose à propos de la réalité, à savoir qu'elles

¹ La *Théorie de l'Objet* d'Alexius Meinong (1853-1920) est de 1904 et sa *Présentation Personnelle* de 1921 (trad. Courtine et de Launay, 1999).

² *Cf.* la traduction de Roy (1989 : 201 à 218).

³ Je renvoie le lecteur aux analyses de Vernant (2009), notamment au chapitre 4.

sont crues, c'est-à-dire que l'on pense qu'elles affirment quelque chose de vrai sur la réalité.

Contrairement à l'idée de Meinong (1999), qui formule ce qu'il appelle « le principe de l'indépendance de l'être-tel par rapport à l'être » (p. 72) et qui estime que « ce qui est destiné à être objet de connaissance n'a nullement pour nécessité d'exister » (p. 71), Alexander estime que ces êtres supposés ne sont pas un témoignage additionnel d'un monde neutre qui n'est ni mental ni physique. Contrairement à Moore (1903) qui, proche ici de Meinong, jugeait qu'il fallait distinguer les êtres qui existent dans l'espace et le temps et ceux qui *sont*, comme le bien, mais n'existent pas, Alexander refuse l'exubérance ontologique. Pour lui, les apparences illusoire n'appartiennent pas à la chose dont elles sont des apparences et l'illusion consiste dans le fait qu'on les réfère à tort à cette chose. Il n'y a d'illusion que lorsque nous référons à une chose un élément qui ne lui appartient pas. Les illusions ont leur source dans l'esprit lui-même (cf. Alexander, 1920 : 211). L'illusion est une erreur de la perception, et a la même relation à la perception que l'erreur au jugement. Lorsque la chose n'est pas présente du tout, nous avons une hallucination. Pour rendre compte de cette question de l'illusion, Alexander prend l'exemple d'une perception correcte d'une chose. La couleur jaune et la forme sphérique de l'orange déclenchent certains processus d'intuition et sensoriels dans l'esprit :

elles déclenchent des processus connectés dont les objets idéaux sont l'odeur et la nature juteuse – c'est-à-dire des processus auxquels correspondent les qualités physiques d'odeur et de nature juteuse, présentés sous la forme d'idée ; les éléments idéaux et sensoriels sont unis dans le même espace-temps, et nous avons la perception de la chose, orange. (Alexander, 1920 : 211)

En conséquence l'illusion peut naître si les processus qualificatifs initiés par l'esprit lui-même au contact de l'expérience externe ne sont pas ceux dont les objets appartiennent réellement à la chose qui est contemplée. L'esprit ici interfère avec le monde des choses et le déränge.

Alexander insiste sur le fait que bien que les apparences illusoire soient inappropriées à la chose à laquelle l'esprit perçoit qu'elles appartiennent et doivent leur présence à l'initiative de l'esprit plutôt qu'à la chose elle-même, elles ne sont pas la création de celui-ci. Ce que l'esprit fait est de les choisir à partir du monde de la réalité. Ils sont un exemple de la capacité de sélection de l'esprit, mais la sélection n'est pas contrôlée par cette partie de la réalité qui est donnée comme étant perçue. L'objet illusoire est choisi par l'esprit à partir du monde des choses qui n'est pas directement connecté avec la chose à laquelle on le réfère. Alexander prend l'exemple d'un morceau de papier gris qui est vu vert par contraste dans le sol rouge. Le papier en lui-même n'est pas vert. Mais il y a du vert dans le monde. L'illusion consiste dans le fait de voir un objet des sens de cette qualité dans le morceau de papier gris. Alexander s'accorde ici avec le philosophe de Cambridge Stout qui avait été l'un des professeurs de Moore. L'illusion est possible parce que l'objet avec lequel l'esprit est mis en co-présence en vertu d'un acte qu'il a initié est transféré de sa place dans le monde dans une place à laquelle il n'appartient pas. Dans l'illusion, nous combinons des éléments qui ne sont pas combinés de cette manière dans la réalité, mais les éléments eux-mêmes existent en réalité. L'illusion d'un rêve consiste dans le désaccord de ce monde des choses rêvées avec le monde plus grand, qui est le monde tout entier de l'Espace - Temps, qui n'est pas limité à cette vision du rêve qui lui est particulière. Tout dans le rêve est réel, ses matériaux et les chemins qui les relient. Mais dans le monde plus grand, on ne les trouve pas arrangés ainsi et ils ne peuvent donc supporter le test de la référence plus large.

Il n'y a qu'un monde, pour le philosophe de Manchester, dont l'étoffe est constituée par l'Espace - Temps. Les mots ont toujours un référent dans le monde réel et lorsqu'ils réfèrent à une modification de l'esprit humain, comme lorsqu'ils nomment une idée imaginée par exemple, il en est de même, car l'esprit est une réalité du monde. Alexander (1920 : 210) prend l'exemple suivant : la sensation paradoxale de froid à un point de la peau touché par un métal chaud n'est pas illusoire en elle-même, mais seulement quand nous nous sentons touchés tout entier par une chose froide. Voir un

bâton à moitié droit dans l'air et à moitié courbé dans l'eau n'est pas une illusion, mais bel et bien une perception. Mais voir la partie courbée du bâton comme une partie du bâton qui est en fait tout entier droit est illusoire. Quand nous allons plus loin et croyons que le bâton droit est courbe dans l'eau, nous franchissons une marche au-delà de l'illusion et sommes victimes d'erreur. L'illusion a la même relation à la perception que l'erreur au jugement. L'illusion est une erreur de perception et non de jugement. Il est très difficile de séparer les différentes sortes d'apparences les unes des autres. L'hallucination, distincte de l'illusion intervient lorsque la chose n'est pas du tout présente. Dans le cas de l'illusion, à la chose révélée dans la perception sensorielle s'ajoute une idée qui ne lui convient pas en fait. L'hallucination est une illusion inversée.

Les causes des erreurs de l'esprit sont nombreuses selon Alexander : la plus évidente est la coutume, et l'intérêt prédominant du moment. Les dispositions mentales peuvent conduire l'esprit dans l'illusion. Aussi longtemps que l'objet est contemplé en et pour lui-même, il n'est pas question d'illusion. Quand l'esprit poursuit en se référant à ces objets illusoires, illusoires en référence à la chose réelle, alors c'est un état d'illusion. Nous avons alors une apparence illusoire de la chose. Les apparences illusoires sont des perspectives du monde réel vues par un esprit dans des conditions anormales. La doctrine d'Alexander est réaliste : dans l'illusion, comme dans le cas du bâton en partie dans l'eau que l'on voit courbe, c'est l'esprit qui combine des éléments d'une manière non conforme à leur combinaison dans le monde réel, mais l'esprit ne crée rien. C'est à l'idéalisme qu'Alexander s'oppose et, en particulier à celui de Bradley (1893). Les illusions n'appartiennent pas à un monde plus large, dont la réalité est une sélection. Les illusions sont le monde réel, vu de travers.

Dans l'imagination scientifique telle qu'on l'utilise dans la création d'hypothèses, nous nous contrôlons à chaque instant par les réalités auxquelles nous avons affaire. Quel est le statut des hypothèses ou des suppositions ? Meinong (trad. 1999) insiste sur la part importante que joue dans notre expérience la supposition (*assumption*), qu'il s'agisse d'hypothèses scientifiques, de

représentation imaginaire, de croyance. Le théoricien de la connaissance s'interroge sur la possibilité d'affirmer quelque chose au sujet de ces idées. Comme cela a déjà été dit, des prédications sont faites sans la caractéristique des propositions à propos de la réalité, qui est la croyance. Une assumption est une proposition qui précède la perception. Une assumption manque de la référence au complexe entier de la réalité, qui entraîne avec lui la croyance. Pour Alexander, les suppositions peuvent être vraies ou non ; si elles ne le sont pas, elles impliquent l'illusion ou la non réalité, mais demeurent des appréhensions de la réalité au même sens que les idées qui peuvent aussi être vérifiées, ou être de pures idées.

Quand le philosophe ou le savant pensent, par exemple, à des espaces de plus de trois dimensions, on pense à des fictions. Leur valeur tient à leur consistance interne et à leur connexion avec les espaces réels à partir desquels ils s'élèvent. Ils sont pour une part illusoire et pour une part liés à l'espace réel et sont des perspectives de la réalité du point de vue d'un esprit qui joue avec ses imaginations le long de lignes de pensée qui commencent dans la réalité. Pour Alexander, il n'y a pas de monde neutre d'objets de pensée, mais ceux-ci sont dans le monde réel qui contient des erreurs et des illusions. Il n'y a pas de monde en dehors du monde réel. L'illusion ne devient une non-réalité que lorsque celui qui en est victime lui accorde sa croyance. Le monde contient nos esprits, ce qui est dans celui-ci et les choses extérieures. Strawson (1959) ne dira pas autre chose dans son livre célèbre *Individuals*.

Où se trouvent les choses non réelles ? Elles sont dans le monde réel, qui doit contenir des erreurs et des illusions. L'irréalité est le propre de la valeur, car celle-ci est du domaine du devoir-être, et non de l'être. Quand nous disons qu'un carré rond ou une montagne d'or sont irréels, nous voulons dire qu'ils sont incompatibles avec le reste de la réalité ; nous ne voulons pas affirmer qu'ils appartiennent à un monde extérieur au monde réel. Si l'illusion n'est une non réalité que lorsqu'elle est crue, c'est une dislocation des éléments de la réalité. Alexander distingue ce que nous contemplons avec notre esprit et ce nous apprécions (*enjoy*) dans cette contemplation. Nous pouvons partager les objets de

notre contemplation, mais l'acte d'apprécier (*the act of enjoyment*) est strictement personnel. Seul celui qui expérimente la contemplation peut y prendre plaisir, tandis que les objets que nous contemplons sont publics.

La distinction qu'il importe de faire n'est pas entre les expériences privées et publiques, mais entre les expériences personnelles et impersonnelles. Les choses que nous connaissons sont indépendantes de l'appréciation que nous en faisons en les connaissant. L'expérience privée est la perspective individuelle de chaque homme sur la chose. Mais les choses existent indépendamment de la connaissance que j'en ai. Alexander rejoint le réalisme de Moore, contre l'idéalisme de Bradley. Du point de vue du langage, Alexander juge que les expressions linguistiques dénotent de l'extralinguistique et lient sens et référence. Il donnerait raison aux thèses défendues par Georges Kleiber dans de nombreux ouvrages (*cf.* notamment 1997).

Je conclus. Alexander analyse avec beaucoup de soin et de rigueur l'expérience perceptive et la question des êtres fictifs. Il recourt à l'introspection pour cela. On peut regretter qu'il ne focalise pas son analyse sur les propositions par lesquelles nous affirmons que certaines choses existent et que d'autres sont des non réalités. Sur ce point il est proche de Hume (1946) qui a une conception similaire sur la connaissance et le statut des fictions. Sa méthode n'est pas éloignée de celles de Descartes ou de Locke ou Hume. Il y a des *a priori* philosophiques dans ses analyses. Il n'y a qu'un seul Espace-temps qui est l'étoffe de toutes choses. Alexander tire cette conviction de la réflexion sur la physique moderne. Nos expériences sont différentes, mais elles sont des points de vue sur le même Espace - Temps. On ne saurait dire qu'Alexander justifie véritablement son point de vue qui apparaît comme une conviction métaphysique *a priori*. Il me semble qu'il aurait renforcé sa position en partant du langage et des propositions par lesquelles nous exprimons la relation de connaissance. On sait que c'est la méthode qu'a suivie Wittgenstein, en particulier dans les *Recherches Philosophiques*. Les propositions trouvent leur sens à partir de jeux de langage, qui sont une infinité et qui reflètent des formes de vie,

toutes différentes mais qui sont celles de la nature humaine unique à travers la diversité des cultures. Il n'y a pas de monde d'entités intelligibles pour Wittgenstein, pas plus que pour Alexander. Comme l'écrit Wittgenstein (2004 : 35 paragraphe 19) :

On peut facilement se représenter un langage qui consiste seulement en ordres et en constats faits lors d'une bataille. – Ou un langage qui consiste seulement en questions et en une expression pour l'affirmation et la négation. Et bien d'autres encore. – Et se représenter un langage veut dire se représenter une forme de vie.

La signification d'un mot, c'est son utilisation. Une proposition ne peut se comprendre qu'à l'intérieur d'un jeu de langage. Le sens des propositions dépend de la situation dans laquelle se déroule le jeu. Il n'est pas nécessaire de recourir à une hypothèse métaphysique, contrairement à ce que fait Alexander, et ce d'autant que les propositions métaphysiques peuvent apparaître comme étant dénuées de sens. Il suffit de décrire nos activités linguistiques. Il est dommage qu'Alexander ne fasse pas de l'analyse du langage un moment fondamental de sa réflexion sur l'être du sujet de la connaissance et sur celui de l'objet.

Références bibliographiques

- Alexander, S., 1920, *Space, Time and Deity*, Londres : Macmillan & Co Ltd.
URL www.forgottenbooks.org, consulté entre le 15 et le 20.05.2013.
- Bradley, F. H., 1893, *Appearance and Reality: A Metaphysical Essay*, London: George Allen & Unwin Ltd.
- Devaux, P., 1929, *Le système d'Alexander*, Paris : Vrin.
- Glock, H.-J., 2003, *Dictionnaire Wittgenstein*, Paris : Gallimard-NRF.
- Hume, D., 1946, *Traité de la nature humaine*, trad. Leroy, Paris : Aubier.
- Kleiber, G., 1997, « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique », *Langages*, 127, 9-37.
- Kleiber, G., 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, 36, 21-41.
- Kremer, R., 1928, *La théorie de la connaissance chez les néo-réalistes anglais*, Paris : Vrin,
- Locke, J., 2009, *Essai sur l'Entendement humain*, trad. Coste P., Paris : Le Livre de Poche.
- Meinong, A., 1999, *Théorie de l'Objet et Présentation Personnelle*, trad. Courtine, J.-F. et de Launay, M., Paris : Vrin.

- Moore, G. E., 1903, *Principia Ethica*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Russell, B., 1989, *De la dénotation* [1905], trad. Roy, J.-M., Paris : P.U.F.
- Russell, B., 2007, *Mysticism and logic* [1914], trad. Vernant, D., Paris : Vrin.
- Stout, G. F., 1931, *Mind and Matter*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Strawson, P., 1959, *Individuals*, London: Methuen [1973, trad. Shalom, A., Drong, P., *Les Individus*, Paris : Seuil].
- Vernant, D., 1999, *Discours et Vérité*, Paris : Vrin.
- Wittgenstein, L., 2004, *Recherches Philosophiques*, trad. Dastur, F., Elic, M., Gautero, J. L., Janicaud, D., Rigal, E., Paris : Gallimard-NRF.